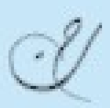
مجلة حوليات التراث
Revue Annales du Patrimoine
P-ISSN 1112-5020 / E-ISSN 2602-6945



Trois récits de voyage entre science histoire et littérature

Three travel stories where science history and literature intertwine

Sachka Todorov
Université de Sofia, Bulgarie
todorov.saska@gmail.com

Reçu le : 31/7/2023 - Accepté le : 29/8/2023

23

2023

Pour citer l'article :
✳ Sachka Todorov : Trois récits de voyage entre science histoire et littérature, Revue Annales du patrimoine, Université de Mostaganem, N° 23, Septembre 2023, pp. 335-355.



http://annalesdupatrimoine.wordpress.com

***

Revue Annales du patrimoine, N° 23, 2023, pp. 335 - 355
P-ISSN 1112-5020 / E-ISSN 2602-6945

Trois récits de voyage entre science histoire et littérature

Sachka Todorov
Université de Sofia, Bulgarie

Résumé :

L'étude, basée sur un corpus des récits de voyages en Turquie d'Europe, écrits par des auteurs connus des années 1830-1840 (Blanqui, Boué et Lamartine) essaie de saisir les caractéristiques principales et les procédés utilisés par ces auteurs afin de réécrire une altérité lointaine. Notre but est de démontrer comment le ton du discours sur l'Autre est dépendant de l'équitation personnelle du voyageur.

Mots-clés :

littérature de voyage, imagologie, XIXe siècle, Empire Ottoman, images.

Three travel stories where science history and literature intertwine

Sachka Todorov
University of Sofia, Bulgaria

Abstract:

The topic for this paper is the presentation of some of the main characteristics and types of processes used in three different travel stories which are part of our study. We have chosen the following authors who describe their experience while visiting the Ottoman Empire during the first half of the nineteenth century: Blanqui, Boué and Lamartine. The purpose of our study is to show how the author's rhetoric depends on the type of mission he's undertaking.

Keywords:

travelling literature, imagology, XIXth century, Ottoman Empire, images.

Introduction :

Chaque étude imagologique est très souvent liée aux trois mots suivants : voyages, images, mirages. Ce célèbre triptyque issu des hypothèses de travail de J.-M. Carré, et que Daniel-Henri Pageaux utilise comme titre de la IIIème section de "Connaissance de l'étranger", ressemble trois mots qui peuvent paraître très

Reçu le : 31/7/2023 - Accepté le : 29/8/2023
todorov.saska@gmail.com

différents au premier abord. Pourtant, ce sont des mots-clefs qui résument bien la préoccupation de l'imagologie en tant que champ d'études. Dans un premier temps, nous essayerons d'aborder ces termes dans les pages qui suivent, et de les expliquer dans le cadre de la littérature de voyage. Après ces quelques explications qui nous semblent nécessaires afin d'éclaircir notre préoccupation, dans un second temps, nous présentons en grandes lignes les ouvrages de trois types d'auteurs différents des années 1830 et 1840, afin de voir comment le ton du discours sur l'Autre est dépendant de l'équitation personnelle du voyageur. Les textes qui font l'objet de notre étude sont les suivants : "Le voyage en Bulgarie pendant l'année 1841" de Jérome-Adolphe Blanqui, "La Turquie d'Europe ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique…" d'Ami Boué et "Le voyage en Orient" d'Alphonse de Lamartine.

Il est facile de définir l'imagologie comme l'étude des images de l'étranger dans une œuvre, par-là dans une littérature, et en général, dans l'imaginaire collectif d'un peuple. Cependant, les difficultés viennent quand il faut réconcilier les deux parties d'une œuvre intéressante d'un point de vie imagologique : sa genèse et son côté social. Voilà pourquoi la représentation de l'Autre est sans doute liée aux disciplines telles que l'anthropologie, la philosophie, la sociologie, l'histoire des idées ou des mentalités. Mais si, tout au long de notre travail, nous trouvons les images ou l'histoire des idées sur la Turquie d'Europe au XIXe siècle dans notre cas, cela veut dire que ces mêmes idées se sont créées dans un milieu social, historique, politique, culturel dont la littérature n'est qu'un résultat. En plus, il ne faut pas oublier que ces idées sont nées aussi ou au moins développées dans les sciences humaines, dans des discours scientifiques, dans la presse et les éditions périodiques. En effet, il serait probablement impossible et certainement inutile de remonter jusqu'à leur origine. De l'autre côté, l'objet de notre

étude est de les systématiser et de se concentrer sur la logique de l'image en soi, aussi bien que, sur les procédés utilisés par nos auteurs afin de réécrire une altérité lointaine. Nous ne voulons pas non plus s'attacher à l'étude du degré de fausseté des images, vu que chaque image qu'une réalité culturelle se fait d'une autre est fausse per se, étant donné qu'elle n'est jamais un reflet fidèle de la réalité, mais un simple mirage. Pourtant, dans la plupart des cas, le mirage est précédé par un réel voyage effectué par l'auteur ; ou autrement dit, tout commence par un voyage, ce qui nous amène à notre première question : Quelles sont donc les significations du mot voyage que nous trouvons dans la littérature de voyage ?

1 - Du voyage à l'image, et de l'image au mirage :

Le voyage qui nous intéresse est celui qui est retranscrit, écrit, "le produit d'un échange entre un espace étranger et le choix d'une écriture, d'une forme et d'un contenu culturels ; et encore, le voyage servant de modèle à d'autres expressions littéraires, telles que voyages imaginaires ou le roman"(1). En d'autres termes, le comparatiste ne s'intéresse pas au voyage dans le vrai sens du terme, c'est-à-dire au voyage comme à un déplacement dans l'espace géographique et comme une activité humaine. Il s'intéresse à une transcription, à la réécriture de son expérience de ce voyage, effectuée dans un moment donné et dans un pays particulier. Alors, faut-il faire la différence entre un voyageur réel et un voyageur textuel, et dans quelle mesure le premier exerce une influence sur le dernier qui est responsable de la narration ? Faut-il donc faire référence à la biographie de l'auteur pour donner la raison d'être de son livre ? Ou faut-il faire référence à la biographie de son public, ses lecteurs et ses contemporains, c'est-à-dire, à la psychologie du peuple et à l'histoire de leurs idées ?

Il nous semble que la réponse doit être affirmative quant aux textes de Boué et Blanqui. S'il existe toujours un centre d'intérêt qui oriente le regard du voyageur, celui de ces deux

auteurs est de même nature. Leurs récits de voyage reflètent un climat de pensée assez optimiste, voire même positiviste, étant donné qu'ils se donnent pour mission de ramener l'inconnu au connu, de voir, ordonner, classer, hiérarchiser, expliquer. Ils ne sont pas de simples passants pour qui l'expérience vécue se situe au niveau de l'impression.

A la différence des autres genres littéraires, le récit de voyage est orienté vers le monde extérieur et il est avant tout soumis à ses règles. Par souci de vérité, il privilégie le réel à la fiction dans cette mesure que ce qui a été vu doit être fidèlement reflété dans les écrits du voyageur. Dans ce sens-là, la subjectivité doit demeurer en retrait, mais est-ce toujours le cas ? En effet, les textes que nous avons choisis de présenter ici sont classés par ordre décroissant de l'objectivité, c'est-à-dire, du moins au plus subjectif. Tout d'abord nous présentons le récit de Boué, qui est un véritable discours scientifique. C'est une sorte d'encyclopédie du XIXème siècle sur la Turquie d'Europe. Il s'agit donc d'un ouvrage transparent, conçu comme un transmetteur du savoir. A la différence de Blanqui qui "est venu constater la situation au vrai"(2), Boué est conscient du fait qu'il est impossible que l'auteur ne se soit pas trompé quelquefois ou qu'il ait toujours saisi bien les renseignements donnés. Les commentaires de l'auteur que nous trouvons chez Boué, qui ne prétend pas à une concordance parfaite des mots et de choses vues, donnent une plus grande crédibilité que ceux que nous trouvons dans le texte de Blanqui, qui en nous persuadant d'être objectif risque de devenir de moins en moins crédible. C'est seulement le troisième auteur choisi, Lamartine, qui dit d'une manière explicite que l'écriture ne peut produire que du texte, et non du réel.

Les trois textes qui font l'objet de notre étude illustrent bien trois motifs différents pour entreprendre un voyage en Turquie d'Europe au cours du XIXème siècle : la soif de connaissances scientifiques que nous remarquons chez Boué, la

curiosité politique que nous trouvons chez Blanqui, et l'errance poétique dont les traces sont visibles chez Lamartine.

2 - Ami Boué un géologue en Turquie d'Europe :

"La Turquie d'Europe" contient 4 tomes volumineux publiés en 1840. Ami Boué était le premier président de la Société française de la géologie, et ce fait en soi résume bien la préoccupation essentielle de sa vie professionnelle, dont la plus grande partie a été consacrée aux recherches géologiques dans les régions de Turquie d'Europe. Boué visite la région des Balkans à trois reprises, au cours de trois années consécutives, ou plus précisément en 1836, 1837 et 1838. Dans la préface de son ouvrage, l'auteur dénonce son motif principal de ses voyages : "De tous les pays de l'Europe, la Turquie est le seul sur lequel nous n'ayons encore, que des notions très incomplètes ou fautives. Le petit nombre de voyageurs qui s'y sont aventurés l'ont représentée le plus souvent sous des couleurs trop peu favorables, pour qu'ils aient pu avoir beaucoup d'imitateurs. La plupart , ignorant les diverses langues et les usages de la Turquie, n'ont pu tirer le public européen de l'erreur de croire que le désordre seul siégeait dans cette belle contrée, et que les bandes de brigands ou les assassins y fourmillaient"(3).

Il explique aussi qu'il n'attendait qu'un "moment favorable" pour entreprendre cette œuvre ou l'attention de l'Europe était concentrée sur l'Orient et "où le sort de l'empire turc dépendait beaucoup d'une connaissance exacte de ses populations et de ses ressources"(4). Pourtant, un peu plus tard, son intention purement informationnelle semble prendre un autre tournant, car il parle de cette région comme d'un "vaste champ ouvert aux recherches des naturalistes et des savants"(5). Alors, il est logique de poser la question suivante : comment ces annales de sciences, qui évidemment parlent des rochers, de la faune et la flore, pourront-elles recueillir des images sur des peuples inconnus ? Mais la voix de l'auteur nous rassure sur la page suivante en disant que ces voyages lui ont permis de collectionner aussi des

informations sur "les mœurs des habitants, leur industrie, leur commerce, leurs préjugés et leurs idées politiques"[(6)]. Avant tout, cette phrase explique le long sous-titre de l'ouvrage, les quatre volumineux et riches tomes, ou les 2250 pages, sur lesquelles l'auteur retranscrit ses voyages en Turquie d'Europe.

Comme indiqué dans la préface, Boué ne veut pas "renouveler un de ces voyages de touristes" en passant par des lieux incontournables, tels que Athènes, Smyrne, Constantinople, Sophie et Belgrade. Son but est différent ; il est venu voir "l'intérieur de la Turquie d'Europe,... ses moindres bourgs,... ces montages les plus sauvages". Il est venu causer à cœur ouvert avec "le grave et bon Ottoman, comme avec le spirituel Albanais, le fin Grec ou le rusé Valaque ; avec le laborieux Bulgare, comme avec le belliqueux Serbe, le rustique Bosniaque ou le jovial Herzegovinian". N'oublions pas que Boué apparaît comme précurseur de grands slavisants. En effet, il montre l'importance de la prise en compte des civilisations slaves, qui selon Boué, ont été négligées pendant très longtemps, mais qui ont eu une grande influence sur "la figure actuelle politique et morale de l'Europe"[(7)]. Toutes les informations que le lecteur y trouve ont le même but : faire connaître cette partie d'Europe dans l'Europe occidentale. Cependant, Boué veut que son œuvre soit d'une utilité pratique aussi. Les moindres détails font partie de ces quatre tomes, car ils peuvent intéresser non seulement le public européen en général, mais aussi les futurs explorateurs, les commerçants, et les nouveaux voyageurs. C'est pourquoi Boué donne "dans les cinq langues de la Turquie les noms étrangers d'une foule d'objets usuels et de négoce, en y ajoutant les divers prix courants"[(8)]. Il ajoute également un appendice réunissant toutes les notions qui puissent faciliter un voyage en Orient. "Ayant tâché de rechercher seulement la vérité, sans esprit de parti ni de système, méprisant les intrigues et les intrigants"[(9)]. Boué dit que son vœu est de faire voir que la Turquie d'Europe recèle encore d'autres populations. Dépourvu de toute utilité

politique, son ouvrage "ne contentera personne de ceux qui sont intéressés au sort de L'empire du croissant"(10).

Après tout, l'acte de médiation n'est souvent pas facile du tout, et Boué en est conscient : "Il est impossible que nous ne nous soyons pas trompé quelquefois ou que nous ayons toujours saisi bien les renseignements donnés"(11). Comme c'est souvent le cas, l'auteur est conscient des défis majeurs auxquels il est confronté bien avant que nous les voyons transformés en objet d'étude par les critiques. D'ailleurs, Boué n'a pas honte d'admettre que les "imperfections occasionnelles" provenant "des difficultés de voyager en observateurs"(12) peuvent apparaître au cours de ce procédé complexe par lequel le territoire parcouru se transforme en espace de l'écriture.

Comme nous l'avons vu, Boué aspire à changer l'inconnu en connu. Pourtant, il ne suit ni l'axe chronologique de ses voyages ni le caractère linéaire de ses déplacements, mais il choisit de les réorganiser, les transformer en un système logique et cohérent. C'est dans ce but que cet ouvrage, fruit de trois années de voyages et de recherches, est divisé en trois parties thématiques. La première partie du livre de Boué est dédiée à la géographie et à la géologie, à l'histoire naturelle et à la météorologie. La deuxième partie de l'ouvrage est dédiée à la statistique et à l'ethnologie. Elle contient toutes sortes d'informations sur les divers peuples de la Turquie, leurs langues, leurs caractères, leurs costumes, leur nourriture, leurs habitations, leurs monuments, leurs places fortes, leurs mœurs et leurs coutumes. En plus, il parle aussi de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la navigation, de la politique, de l'armée, de la justice, de la police, de l'instruction publique, des religions, des maladies et de l'art médical, de l'infrastructure, de l'archéologie, etc. Finalement, la troisième partie est historique et politique dont le but est d'exposer l'état politique des peuples de la Turquie. Cette troisième partie, qui correspond au cahier IV, est complétée par des aperçus et des fragments historiques surtout

sur les Bulgares, Serbes, Grecs, Bosniaques, Monténégrins et Albanais.

Boué vient dans les régions de la Turquie d'Europe comme un naturaliste qui n'a qu'à compléter les taxinomies que les autres savants avaient élaborées avant lui. Il vient collecter des spécimens afin de les transmettre à ses collègues au cabinet pour des analyses. Pourtant, notre explorateur crée un texte composé, et c'est dans l'intérieur du texte de ce récit de voyage primordialement scientifique où nous pouvons voir la tension entre l'obligation toute scientifique d'être objectif et le désir ou la nécessité de décrire pour s'exprimer, raconter, ou répondre aux besoins de ses lecteurs, pleins de curiosité et de cette soif typique pour ses contemporains. Autrement dit, il reste fidèle à l'horizon d'attente du lecteur qui attend du récit de voyage qu'il soit informatif, voire instructif.

En plus, Boué est quelqu'un qui ne veut pas marcher sur les traces d'autres voyageurs. Eviter les lieux déjà parcourus, et jeter un regard nouveau ; c'est le fil conducteur de son expédition et de son écriture. Même si ce naturaliste devient parfois un touriste qui écrit, il ne devient jamais un administrateur, un politologue ou un impressionniste. Pourtant, le point de vue de l'auteur ne correspond jamais à ce qu'il a vu. Par le fait même qu'il transpose l'expérience de son voyage en un texte, l'auteur creuse l'écart entre la manière de dire l'inconnu et la réalité de cet inconnu. Tout récit de voyage repose sur la mémoire. Pourtant son texte a une forme du discours scientifique qui n'est pas aisément transposable dans le domaine des impressions ou dans le domaine de la fiction romanesque, comme cela peut être le cas avec d'autres types de récits de voyage. C'est peut-être aussi une des raisons principales pour lesquelles cet ouvrage n'attirait pas le grand public. En plus, sa pureté et sa valeur scientifique sont confirmées dans le milieu auquel l'auteur lui-même appartenait.

3 - Jérôme-Adolphe Blanqui un économiste français :

Jérôme-Adolphe Blanqui est un économiste français, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et de l'Institut de France, professeur à l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris et au Conservatoire des Arts et Métiers. Il publie "Le voyage en Bulgarie pendant l'année 184" en 1843. Mais le voyage qu'il entreprend est long, et avant d'arriver en Bulgarie, il passe par d'autres pays qu'il décrit minutieusement dans son récit de voyage.

Le voyage de Blanqui commence le 8 août 1841. Il est accompagné par son drogman M. Alexandre Stoïlowitch Boÿoglu Exarchos, un jeune attaché à l'ambassade ottomane, originaire de la Bulgarie, qui "a pensé sans doute accomplir une œuvre patriotique et religieuse, en favorisant de tous ses efforts des recherches destinées à signaler aux réparations du gouvernement turc et aux sympathies de l'Europe chrétienne cette terre magnifique et désolée qu'on appelle la Bulgarie"(13). Dès que notre voyageur est sorti de Paris, il se met à décrire son expérience viatique. En se rendant à Pest, et en suivant le cours du Danube, il arrive jusqu'à Semlin, près de Belgrade, où selon les mots de notre auteur finit l'Europe civilisée et la barbarie commence. Blanqui a déjà exprimé son attitude sur la Turquie d'Europe avant même d'entrer sur son territoire. Rien ne change son point de vue au cours de son voyage qui finit à Constantinople.

Comme nous pouvons voir de la biographie de l'auteur, et comme indiqué dans le préambule de son récit, le voyage que Blanqui entreprend en 1841, et dont il publie la relation est une mission du gouvernement. Envoyé sur les lieux mêmes par M. Guizot, ministre des affaires étrangères, qui est "désireux de connaître le véritable état des choses"(14), Blanqui essaye de faire connaître les particularités intéressantes sur l'état social des populations chrétiennes en Orient et d'appeler sur elles, et surtout sur "la malheureuse Bulgarie" l'attention et la sollicitude de son pays : "La mission dont le gouvernement me chargeait

était d'ailleurs fort simple et ne pouvait éveiller aucune susceptibilité diplomatique. Je n'avais pour instruction que de constater la situation au vrai de ces populations mal connues et d'en faire, à mon retour, un exposé succinct et fidèle, qui pût servir de base aux déterminations de la politique française, si les événements exigeaient jamais qu'elle intervient en faveur des chrétiens opprimés de la Turquie d'Europe"(15).

Pour lui, son récit est une relation sincère et impartiale telle qu'elle convient à un économiste sans préjugé politique ou poétique. Pourtant, un peu plus tard, il nous avoue : "La narration qui va suivre ne sera donc qu'un tableau rapide et fidèle des impressions que j'ai éprouvées... Cette relation est donc toute personnelle et ne saurait engager aucune autre responsabilité que la mienne"(16). Après ces quelques lignes d'extrême lucidité, où l'auteur semble avouer que la quête du réel est un combat perdu d'avance, car la subjectivité est le seul critère de la vérité, Blanqui revêt son costume d'un économiste sans préjugé politique ou poétique qui doit constater la situation au vrai, et part à la recherche d'une vérité perdue.

Dès les premières pages, il n'y a pas de raison de douter de la véracité de son témoignage. Blanqui suit l'ordre chronologique et il trace l'itinéraire de son voyage, ce qui nous permet de le suivre de très près, jour par jour, ville par ville, en ayant à chaque instant une idée précise de son déplacement géographique. Cependant, quelques commentaires à l'égard d'événements futurs ajoutés par l'auteur lui-même, détruisent l'illusion presque parfaite de la réalité : "Je n'ai pas encore tout dit, et assurément je suis loin d'avoir tout vu. Bientôt j'aurai à signaler des chrétiens requis et forcés à coups de fouet de traîner malgré moi ma voiture ; j'aurai à décrire marché des esclaves à Constantinople ; j'aurai enfin à compléter ces sinistres tableaux"(17).

A partir du premier commentaire de ce type, nous nous rendons compte qu'au lieu de parler de la véracité de son

témoignage, il vaut mieux parler de la vraisemblance de son histoire. En fin de compte, Blanqui est un narrateur qui affabule "et par le fait qu'il affabule il va mentir"(18). Malgré le fait que le récit de Blanqui est conçu comme un rapport dans le vrai sens du mot, comme un compte rendu d'un voyage en Orient, ses écrits ne sont que le compte rendu de son expérience de son voyage. Mais si Blanqui profère des mensonges, souvent, il est très convaincant. Sa force de persuasion provient de quelques particularités que nous trouvons dans son texte. Ces particularités sont en même temps les moyens par lesquels l'auteur nous présente la réalité culturelle qui fait l'objet de son livre.

Premièrement, il nous semble que la réécriture d'une réalité lointaine s'effectue au travers de l'écriture sur la réalité proche, celle bien connue par l'auteur et ses lecteurs. De nombreuses comparaisons en témoignent. En décrivant les villes par lesquelles il passe, il les compare avec des villes françaises. Saint-Etienne de Vienne et Saint-Sophie de Constantinople évoquent le même sentiment religieux que Notre-Dame de Paris. Selon lui, les Bulgares sont les Allemands de la Turquie ; les Grecs en sont les Italiens. Il nous donne aussi une image flatteuse de Belgrade en disant que cette ville ressemble aux pays de l'Ouest, vu que, selon lui, c'est la dernière ville aux confins de l'Europe civilisée. Mais s'il compare certains lieux parcourus et tout ce qu'il a vu avec l'Europe de l'Ouest pour montrer qu'il existe quelques similitudes, peu à peu, en allant plus loin à l'est, ses comparaisons commencent à révéler les différences. Le Hati-Shariff de Gülhane conçu comme une constitution, selon les mots de Blanqui en était encore loin : "Le hatti-Sharif Gulhané n'avait pas produit en Turquie le même effet que la déclaration des droits de l'homme aux Etats-Unis et en France"(19).

Les nombreuses comparaisons que nous trouvons dans le texte de Blanqui prouvent que la culture regardée s'explique mieux par la culture regardante. Certaines de ces comparaisons

se fondent sur la différenciation et les autres sur l'assimilation, mais elles ont toutes le même but : qualifier la culture regardée en ramenant l'inconnu au connu ; en l'intégrant dans le système national de valeurs pour l'en exclure. Néanmoins, c'est la culture regardée qui fait objet explicite de son récit. Voilà pourquoi nous pouvons discerner un certain nombre de mots qui aident l'auteur à diffuser une image distinctive de l'Autre. Cet arsenal notionnel comprend des mots de deux ordres lexicaux différents : les mots français que l'auteur utilise pour définir la culture regardée et les mots étrangers, issus de la langue du pays visité qui sont inclus dans le texte sans traduction. Il va sans dire que ces mots non traduits ont pour unique objectif de démontrer une réalité complètement étrangère. Ils permettent une différenciation plus marquée entre la réalité culturelle propre à l'écrivain voyageur et celle qu'il traverse lors de son voyage. Parmi ces mots qui se répètent, nous citons à titre d'exemple les suivants : konak, haïdouk, menzil, raya, kniaz, cingarez, natchalnik, palanka, karaoul, feredgé, kouschak, arabas, etc. Ces mots issus de la langue étrangère, "mots-fantasmes"(20), comme les appelle Daniel-Henri Pageaux, étant donné qu'ils ne servent pas seulement la communication langagière, mais aussi la communication symbolique, sont parfois accompagnés des notes explicatives qui apparaissent comme des définitions arbitraires des notions étrangères qui doivent être naturalisées pour les lecteurs français. En effet, cet inventaire lexical révèle la conscience énonciative de l'auteur. Encore une fois nous sommes rappelés du libre choix de l'auteur et du fait qu'il est le maître de son récit. Ce texte, conçu comme une définition exhaustive d'une (demi-) civilisation mal connue représente seulement l'univers imaginaire de l'énonciateur.

Afin de créer un effet de réel plus fort, Blanqui essaye de rapporter les paroles de ses interlocuteurs telles qu'elles ont été prononcées. Par ce style direct que nous reconnaissons instantanément dans le texte grâce à la présence de ponctuations

particulières, l'auteur souligne sa volonté de rester impartial et fidèle aux opinions exprimées par ses interlocuteurs. Et comme si cela ne suffisait pas, en citant la leçon politique donnée par Khiamil, le pacha de Belgrade, Blanqui ajoute quelques commentaires pour souligner encore une fois qu'il rapporte les paroles sans les modifier : "Je ne change pas un seul mot aux paroles de Khiamil, et l'on conviendra qu'il était difficile de répondre à de tels arguments. Que dites-vous de l'apologue du pacha de Belgrade ? Je le rapporte textuellement, comme il me l'a raconté, je le livre aux méditations de nos hommes politiques"(21). Mais ces va-et-vient entre la narration et la documentation affirment ses privilèges du conteur, manifestent son pouvoir et une maîtrise totale de la conduite de la narration. Par ces intrusions, l'auteur voulait nous convaincre de son impartialité. Pourtant, elles peuvent très facilement provoquer un effet contraire. En outre, malgré la soi-disant impartialité, Blanqui ne présente pas son discours avec un certain M. le général Clouet qu'il rencontre sur sa route et avec qui il discute des affaires de la France. Sans dévoiler le contenu de ses propos, l'auteur conclut que son interlocuteur est un ignorant. Consciemment ou inconsciemment, Blanqui ne semble pas être cohérent dans son approche. Si l'on ajoute à tout cela, une simplicité stylistique évidente, qui s'explique par la volonté de l'auteur du récit de voyage de réécrire le monde réel, nous pouvons constater que Jacques Chupeau avait bien raison de dire que, "par le pouvoir des petits faits vrais et de la familiarité naturelle de l'expression, le récit de voyage apparaît comme le plus efficace des instruments d'illusion"(22), et c'est ce qui permet de l'assimiler à une œuvre romanesque, même si, au premier abord, le récit de voyage et le roman n'ont pas beaucoup de choses en commun.

4 - Lamartine un poète et un philosophe en Orient :

Dès le début du "Voyage en Orient", nous pouvons constater qu'il s'agit avant tout d'un voyage aux pays des images. Très

lyrique, la réalité décrite, qui est proche du rêve éveillé, traduit les sentiments les plus profonds de l'auteur. Nous pouvons considérer cet ouvrage d'un vaste poème en prose. Contrairement à ce que nous pourrions penser, et contrairement à ce que suggère le titre complet (Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient), le terme "étude" apparaît quand même dans l'Avertissement. Mais, ici, il a une autre signification que celle que nous pouvons trouver chez Boué et Blanqui. Leurs études ont pour but de compléter pour les Français le tableau de cette partie du monde, tandis que les études de Lamartine sont "des études qui élargissent l'horizon si étroit de la pensée, qui posent devant la raison les grands problèmes religieux et historiques, qui forcent l'homme à revenir sur ses pas, à scruter ses convictions sur parole, à s'en formuler de nouvelles"(23). Il nous semble que l'auteur lui-même fait la différence entre les ouvrages qui permettent de voir quelque chose d'autre et ceux qui permettent de voir les choses autrement. Tout ce que le voyageur voit et tout ce qu'il entend, ce sont les éléments de "sa poésie et de sa philosophie à venir". Son travail consiste à amasser, classer, résumer et ordonner ces impressions, images et pensées et quand il a "mûri son âme", il parlera, et il présentera sa pensée à ses contemporains, qui bonne ou mauvaise, juste ou fausse apparaîtra soit sous la forme de poème soit sous la forme philosophique. Lorsqu'il s'agit du voyage, il n'a jamais songé à "une description complète et fidèle des pays qu'on a parcourus", comme cela se fait en France au moment même où Lamartine écrit ces lignes. Selon ses propres dires, cela se fait avec "une conscience, un talent et un succès que je n'aurais pu me flatter de surpasser"(24). Nous ne dirons pas qu'il est ironique car, dans la suite, Lamartine mentionne quelques auteurs qui ont réussi à montrer des scènes nouvelles en conduisant leurs lecteurs par la main. En plus, il salue cette approche et ce style par lesquels ils ont réussi à peindre leurs impressions sous la lumière locale. En effet, il parle plutôt des

lectures qui lui ont donné le goût de visiter ces contrées et qui l'ont aidé à former des images d'elles ; ces images qui se révèlent erronées, trompeuses, fausses, et qui ne sont que le fruit de son imagination, de simples mirages, comme il le dit à plusieurs reprises. Bien évidemment, il ne le dit pas explicitement, par ces mêmes mots, vu que la langue de l'imagologie est une invention du XXe siècle, mais il nous semble que, plus de cent ans avant que ce champ d'études ait commencé à exister, l'auteur lui-même avait déjà reconnu le caractère intermédiaire du voyage, et le fait que le récit de voyage n'était rien d'autre que la transposition écrite de ce voyage : "De tous les livres à faire, le plus difficile, à mon avis, c'est une traduction. Or, voyager, c'est traduire, c'est traduire à l'œil, à la pensée, à l'âme du lecteur, les lieux, les couleurs, les impressions, les sentiments que la nature ou les monuments humains donnent au voyageur. Il faut à la fois savoir regarder, sentir et exprimer"(25).

Lamartine ne veut même pas créer l'illusion de la réalité en donnant l'impression que son texte décrit le monde réel. Il est conscient du fait que son écriture ne peut produire qu'un texte ; d'ailleurs un texte qu'il ne recommande pas aux lecteurs s'ils comptent y chercher autre chose que "les plus fugitives et les plus superficielles impressions d'un voyageur qui marche sans s'arrêter"(26). Il souligne aussi que ces notes ne servent à rien d'autre qu'à la conservation de ses souvenirs et ne sont destinées qu'à lui-même. Le titre complet de son ouvrage, "Souvenirs, impressions et pensées pendant un voyage en Orient ou Notes d'un voyageur", reflète son point de vue selon lequel l'auteur se replie sur lui-même, se parle à lui-même, s'écoute lui-même penser. Toutes les composantes d'une sensibilité et d'un voyage romantique sont là. Une relation viatique s'ouvre sur l'extérieur mais elle ne peut pas se passer de l'intérieur. La réponse subjective et affective de l'auteur est inséparable de ce qu'il a vécu en tant que voyageur.

Nous pouvons facilement remarquer la différence dans le

ton employé par un romantique, un écrivain-voyageur, et celui que nous trouvons chez un médiateur comme Blanqui. A titre d'illustration, nous tirons un passage de ces deux livres, décrivant un même monument historique. Il s'agit de la Tour de Crânes, que Lamartine voit en arrivant à ville de Nissa (Nish, aujourd'hui en Serbie). L'auteur est épuisé de ce long voyage, et il décide de se reposer dans l'ombre de cette tour étrange, qui vu de près séduit notre romantique par son caractère mystérieux et macabre - "levant les yeux sur le monument qui me prêtait son ombre, je vis que ses murs, qui m'avaient paru bâtis de marbre ou de pierre blanche, étaient formés par des assises régulières de crânes humains. Ces crânes et ces faces d'hommes, décharnés et blanchis par la pluie et le soleil, cimentés par un peu de sable et de chaux, formaient entièrement l'arc triomphal qui m'abritait ; il peut y en avoir quinze à vingt mille,... j'étais si accablé de fatigue, de chaleur et de sommeil, que je m'endormis la tête appuyée contre ces murs de têtes coupées ; en me réveillant, je me trouvai entouré de la caravane et d'un grand nombre de cavaliers turcs,..."[27].

Par cette riche description, Lamartine nous fait sentir l'immédiateté de l'expérience vécue, mais simultanément, ces commentaires nous font voir la médiateté de sa pensée. Toute la scène est imprégnée d'une lumière romantique et elle ressemble à un rêve éveillé. Ce monument morbide devient touchant. Il s'érige en symbole de la liberté, en espoir. Blanqui voit ce même monument quelques ans plus tard, et il le décrit de la manière suivante : "C'est une pyramide quadrangulaire tronquée, incrustée de trois ou quatre mille crânes de serbes qui succombèrent dans un combat contre les Turcs en 1816,... un jour viendra peut-être où sur la place même qui supporte aujourd'hui leurs restes profanés, la Bulgarie émancipée élèvera un temple à leur mémoire"[28]. Alors, si cette tour est une borne de l'indépendance pour Lamartine, elle devient un hideux monument, tristement caractéristique de l'état social du pays

pour Blanqui. Le premier auteur parle de quinze à vingt mille crânes, tandis que selon les mots du deuxième il y en avait entre trois et quatre mille. Il faut préciser aussi qu'une distance temporelle de huit ans sépare ces deux descriptions, et selon les sources historiques, beaucoup de crânes de ces soldats morts avaient été volés afin d'être enterrés, comme indiqué chez Blanqui. Pourtant, le nombre total de crânes qui avaient été fixés à l'aide de chaux et de sable n'était pas supérieur à mille. En plus, Blanqui s'est trompé de date vu que le combat dont il parle avait eu lieu en 1809, et non pas en 1816. Certes, comme évoqué précédemment, notre but ne consiste pas à vérifier si nos auteurs donnent une image fidèle du réel, étant donné que chaque image est fausse per se. Notre but n'est pas de les accuser de mentir, nous savons déjà qu'ils le font. Notre but sera d'établir la vérité de leurs mensonges, de cerner les mécanismes de leur invention, et voir comment le monde matériel trouve des échos dans l'écriture ; comment dans un travail d'imagination il se transforme en un univers de mots.

Conclusion :

En partant en voyage avec nos auteurs, nous avons pu constater plusieurs procédés utilisés par chacun d'eux. L'image qu'un peuple se fait d'un autre est un composite de représentations, de mots et de moules transmis par la culture. En même temps, il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit pas d'une image fixe. Elle change, presque de façon imperceptible, mais toujours en fonction des événements historiques et des tendances littéraires qui sont en vogue à un moment donné (Lamartine et son voyage en sont la preuve).

Somme toute, il nous semble qu'une étude imagologique ne peut donc pas se passer de la comparaison, de la confrontation entre tous ces textes divers qui traitent du même sujet. C'est seulement sur la base de cette confrontation que nous pouvons poursuivre notre interrogation où chaque texte fonctionne comme un morceau de ce casse-tête imagologique qui contribue

à l'ensemble de l'image. Pour y arriver, nous devons commencer par le voyage. Nous devons prendre en compte l'œuvre dans sa totalité pour que nous puissions comprendre ses fragments consacrés à la description de ces peuples. Il faut résoudre l'équitation personnelle de l'auteur. Il faut résoudre l'équation collective de sa culture d'origine. Tout compte fait, le voyage de l'auteur est notre point de départ, puis son ouvrage, et à la fin, l'image que nous y trouvons.

C'est à travers la lecture et le rapprochement de textes inclus ici que nous avons pu discerner certains procédés qui pourront même être considérés comme des éléments intrinsèques de la littérature de voyage. Les procédés que nous avons repérés chez nos auteurs, éventuellement les caractéristiques génériques du récit de voyage - si jamais nous essayons de la définir comme un genre vu que selon certains théoriciens, le récit de voyage, en tant que genre hybride et polymorphe, résiste à toute définition normative, et parfois est même qualifié de "genre sans loi"(29) - sont les suivants : parallèles, contraste, mots étrangers et leur traduction, conversation ou certaines formes d'oralité, telles que dialogues et répliques, description, vagabondage thématique, entrelacement du style soi-disant objectif et du discours à la première personne.

Les parallèles représentent une des façons préférées de nos auteurs qui leur permet de ramener l'inconnu au connu. Ils établissent des parallèles. Ils comparent et ils font des analogies. Très souvent, l'Europe de l'Est équivaut à ce qui est connu aux lecteurs de l'Europe de l'Ouest, qui reste la référence et l'étalon. De l'autre côté, le contraste est utilisé aussi, comme un procédé qui relève de la même logique que le premier mais qui s'opère en sens inverse. Dans ce cas-là, l'image des peuples inconnus se construit à partir d'oppositions binaires, comme espace paradisiaque de la patrie - lieu infernal de l'Autre, locus amœnus - chaos, ordre - désordre, connu - inconnu. Puis, les mots étrangers et leur traduction sont utilisé pour que les auteurs

puissent traduire la réalité culturelle de l'Autre. (Boué, Blanqui, etc.), tandis que la conversation ou certaines formes d'oralité, telles que dialogues et répliques sont souvent utilisés pour dégager des idées ou pour les affronter étant donné qu'ils permettent un échange de vue, et qui sont relatifs encore une fois à une certaine assimilation ou différenciation. Bien sûr, la description est toujours présente comme un procédé cher à nos auteurs qui leur permet de rapprocher leurs lecteurs vers ces pays inconnus. Pourtant, c'est ici où nous trouvons un lieu d'imagination par excellence. Nous le trouvons aussi dans le vagabondage thématique et l'entrelacement du style soi-disant objectif et du discours à la première personne. Autrement dit, les auteurs passent d'un sujet à un autre comme bon leur semble, tantôt en tant que narrateur omniscient, tantôt en tant que narrateur personnage principal. Les textes qui font l'objet de notre étude contiennent aussi une préface qui actualise le passé (le texte rédigé), le présent (la rencontre entre le texte et son lecteur) et un futur proche en anticipant les impressions que les lecteurs peuvent avoir en lisant le texte qui suit.

Donc, nous y trouvons aussi une sorte de contrat de lecture par lequel l'auteur accueille chaque nouveau lecteur, voire voyageur prêt à voyager de son fauteuil tout en étant guidé par les mots écrits.

En fin de compte tous ces procédés ont le même but : faire voir une altérité lointaine en le déchiffrant. Néanmoins, consciemment ou inconsciemment, par ces procédés, les auteurs donnent un sens à cette altérité lointaine, mais c'est le sens qu'ils attribuent à la matière de leur livre. Les voyageurs comme Boué et Blanqui, par exemple, veulent suivre à la lettre une citation de Chateaubriand qui écrivait : "Un voyageur est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire. Il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre"[(30)]. C'est seulement Lamartine, qui a deviné les limites humainement infranchissables et l'illusion de

rester fidèle à la réalité dans un récit viatique. Malgré toute la volonté d'être un simple témoin, les auteurs de récits de voyage sont aussi des personnages dans les récits, ou au moins des commentateurs qui en écrivant un livre sur le pays visité réécrivent leur sensibilité ou celle d'une génération, voire d'une société.

Notes :

1 - Daniel-Henri Pageaux : "Littératures et cultures en dialogue", L'Harmattan, Paris 2007, p. 17.

2 - Adolphe-Jérôme Blanqui : "Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841", W. Coquebert, Paris 1843, p. VI.

3 - Ami Boué : "*La Turquie d'Europe*", Arthus Bertrand, Paris 1840, pp. VII-VII.

4 - Ibid., p. VIII.

5 - Ibid., p. XIX.

6 - Ibid., p. VIII.

7 - Ibid., p. XII.

8 - Ibid., p. XIII.

9 - Ibid., p. XV.

10 - Ibid., p. XVI.

11 - Ibid., p. XIV.

12 - Ibid., p. XIV.

13 - Adolphe-Jérôme Blanqui : "Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841", p. XIX.

14 - Ibid., p. VI.

15 - Ibid., p. VIII.

16 - Ibid., p. X.

17 - Ibid., p. 181.

18 - Daniel-Henri Pageaux : "La littérature générale et comparée", Armand Colin, Paris 1994, p. 31.

19 - Adolphe-Jérôme Blanqui : "Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841", p. 171.

20 - Daniel-Henri Pageaux : "La littérature générale et comparée", p. 66.

21 - Adolphe-Jérôme Blanqui : "Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841", p. 90.

22 - Jacques Chupeau : "Les récits de voyages aux lisières du Roman", Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 77, n° 3-4, 1977, p. 551.

23 - Alphonse de Lamartine : Le voyage en Orient, Librairie Hachette, Paris 1913, p. 4.

24 - Ibid., pp. 4-8.
25 - Ibid., p. 109.
26 - Ibid., p. 7.
27 - Ibid., p. 275.
28 - Adolphe-Jérôme Blanqui : "Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841", p. 169.
29 - Roland Le Huenen : "Le récit de voyage, l'entrée en littérature", Etudes littéraires, 20, 1987, p. 45.
30 - François-René de Chateaubriand : "Itinéraire de Paris à Jérusalem", Edition de Jean-Claude Berchet, Paris 2005, p. 20.

Références :

1 - Blanqui, Adolphe-Jérôme : "Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841", W. Coquebert, Paris 1843.
2 - Boué, Ami : "La Turquie d'Europe", Arthus Bertrand, Paris 1840.
3 - Chateaubriand, François-René de : "Itinéraire de Paris à Jérusalem", Edition de Jean-Claude Berchet, Gallimard, Paris 2005.
4 - Chupeau, Jacques : "Les récits de voyages aux lisières du Roman", Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 77, n° 3-4, 1977.
5 - Lamartine, Alphonse de : "Le voyage en Orient", Librairie Hachette, Paris 1913.
6 - Le Huenen, Roland : "Le récit de voyage, l'entrée en littérature", Etudes littéraires, 20, 1987.
7 - Pageaux, Daniel-Henri : "La littérature générale et comparée", Armand Colin, Paris 1994.
8 - Pageaux, Daniel-Henri : "Littératures et cultures en dialogue", L'Harmattan, Paris 2007.